

I

L'EMPIRE SANS MILIEU

Pas de milieu : on adore la Chine ou on la déteste, affirmait l'écrivain Lin Yutang (1895-1976). Une fois en Chine, ajoutait-il, on est comme submergé par un « chaos jouant son propre drame ». Une bonne part de cette fascination provient de l'immensité de la scène : un ensemble continental délimité sur l'Ouest par les gigantesques plissements himalayens, le réseau de pâturages et de déserts qui forme sur le Nord une frontière indécise et disputée, les riches plaines alluviales du Centre et du Sud, les côtes qui s'étendent de la Sibérie au tropique du Cancer et au-delà...

Mais l'attraction exercée par la Chine tient aussi au fait que son territoire est un « collage » de micro-univers, une sorte de rangée infinie de cages à oiseaux : pour contrer l'immensité de la population et de l'espace, les Chinois se réfugient dans le cocon de la famille, de la rue, de la maison de thé et aussi, pendant très longtemps, de l'unité de travail... C'est à l'intérieur de l'un de ces cocons que l'on éprouve la Chine, que l'on se sent partie d'un tout, que l'on accède à l'existence. A l'espace interminable des plaines agricoles, des pâturages et des montagnes répond cette innombrable succession de « micro-Chines », l'infiniment grand et l'infiniment petit s'appelant l'un l'autre.

Alors, vraiment, pas de « milieu » au coeur de l'empire du Milieu ? Pas de point d'équilibre entre ces sentiments et dimensions extrêmes ? Qu'est-ce qui fait la Chine ? Quelle est cette « essence » par quoi elle tient ensemble et qui lui confère une irrésistible attraction ?

Pour la plupart des Chinois et pour bien d'autres, la magie de la Chine tient à sa spécificité : le développement ininterrompu d'une civilisation, à partir du bassin du fleuve Jaune, a permis l'émergence du système d'écriture chinois et la fondation, dès 221 avant Jésus-Christ, d'un empire unifié. Mais cette conception passe par pertes et profits nombre d'aléas historiques et, surtout, la diversité des cultures ayant existé dans la Chine elle-même : sur l'ouest du pays, avant leur entrée dans l'empire des Han, le Sichuan et le Yunnan ont vu surgir des civilisations brillantes, profondément différentes de celles des plaines centrales...

L'examen du terme qui « dit la Chine » en chinois ouvre des perspectives intéressantes : **Zhongguo**, ce n'est pas tout à fait l'« empire du Milieu », mais c'est bien le « pays du Milieu ». En fait, le sens premier de l'expression est plus limité : le « pays du Milieu » est d'abord le « milieu du pays ». Par développements successifs, Zhongguo désigne le centre d'un pays, les Etats situés au milieu de la Chine (le bassin du fleuve Jaune, entouré de quatre peuples barbares), le domaine impérial — et plus tard, par extension, la Chine elle-même. Comme c'est souvent le cas dans la langue chinoise, l'expression

zhongguo ne se comprend que par rapport à un binôme jouant en opposé, **waiguo**, « les pays extérieurs » (donc étrangers).

Pour autant, il ne faudrait pas y voir trop vite un symptôme d'isolement irrémédiable ou de coupure de principe : le centre, zhong, est au contraire, en philosophie et médecine chinoises, un intervalle de contact, l'espace situé entre Terre et Ciel où se déploie la vie. Une portion de l'espace qui se révèle lieu d'échanges féconds. Si la Chine se voit « au centre du monde », en somme, c'est parce qu'elle est lieu de passage des souffles vitaux. Un espace de contact entre des parties qui ne vivent qu'en formant le Tout.

Le terme d'empire du Milieu n'est pas pour autant inexact. L'extension même de l'expression (du bassin du fleuve Jaune à l'ensemble du territoire actuel) montre que le « centre » a propension à s'amplifier, au gré des assimilations progressives. A l'extrême, la Chine n'a pas de frontières : attirés par la vertu du Centre, les peuples des quatre horizons sont agglomérés à la civilisation chinoise par vagues successives ; sa « frontière », au fond, est semblable à celle, mouvante, de la longue conquête de l'Ouest qui a accompagné la naissance des Etats-Unis. L'annexion officielle en 1885 de l'île de Taïwan, sous la dynastie Qing (1644-1911), a témoigné du fait que le Centre civilisateur pouvait étendre ses vertus au-delà de la masse continentale.

Le glissement de la civilisation chinoise du Nord vers le Sud

« Centre » curieux que ce lieu indéterminé, vide et mouvant... La Chine est, si l'on veut, un cercle « dont la circonférence est partout et le centre nulle part ». Afin de comprendre pourquoi et comment son point de gravité est insaisissable et changeant, prenons maintenant la Chine par ses points cardinaux.

A la hauteur du bassin des grands fleuves s'opère une distinction assez nette, qui éclaire les défis que rencontre le pays aujourd'hui. Car 42 % de la population, soit 538 millions de personnes, vit dans les provinces du Nord (60 % des terres cultivées). Mais elle y a accès à seulement 14 % des ressources en eau du pays. La signification historique de cette coupure géographique est riche d'enseignements. Il y a un peu plus de deux millénaires, en effet, les habitants des régions septentrionales regardaient les populations du Sud avec un dédain prononcé. Sima Qian (145-86 avant notre ère), le père de l'historiographie chinoise, et Ban Gu (32-92), l'auteur de l'Histoire des Han, décrivaient les terres au sud du Yangzi comme un territoire vaste et peu peuplé, où les hommes pratiquaient la culture sur brûlis et mouraient prématurément, à l'issue d'une vie largement oisive. Bref, de vrais sauvages... Ces derniers parlaient non pas le « chinois », mais des langues tibéto-birmanes et môn-khmères. En contraste, Sima Qian décrit une Chine du Nord où, dans les grandes comme dans les petites villes, les foules en quête de bonnes affaires étaient à ce point agglutinées que, dit-il, « si vous attachiez leurs manches ensemble, il y aurait eu de quoi édifier une tente pour obscurcir le soleil ».

Mais les positions relatives du Nord et du Sud se sont peu à peu modifiées au cours du Ier millénaire de notre ère, en raison des mouvements de population. D'abord, vers l'an 310, une première migration est provoquée par les invasions de cinq peuples déferlant du Nord. Ensuite, au milieu du VIII^e siècle, un nouvel afflux suit une rébellion militaire dévastatrice qui précipite le déclin de la dynastie des Tang (618-907) ; pour les zones faiblement peuplées du Sud, ces migrants sont une précieuse main-d'oeuvre et, surtout, des agents de développement économique, culturel et social. Au début du II^e millénaire de notre ère, les immigrants venus du Nord ont déjà fusionné avec les populations locales : leurs élites émergent au sommet politique de la dynastie des Song du Nord (960-1127). Après 1120, enfin, l'entrée des Jin — l'un des peuples venus du Nord — dans les plaines centrales provoque une troisième vague de migration en direction du Sud.

Au bout du compte, estime le Pr Yao Dali, de l'université Fudan, à Shanghai, entre les années 770 et 1270, l'augmentation de la population dans le delta du Yangzi est de 643 %, et, dans les provinces côtières du Sud, elle est de 695 %. Or, pendant la même période, l'augmentation de la population en Chine du Nord n'a été que de 54 %... Le pouvoir nutritionnel des plantations de riz — bien supérieur à celui obtenu, dans les régions septentrionales, par le blé et par le pâturage — explique comment le sud de la Chine a été en mesure de recevoir et d'intégrer un tel afflux d'immigrants.

La faiblesse militaire de la dynastie des Song du Sud (1127-1279) fait souvent oublier les réalisations de cette période, peut-être la plus brillante de la culture chinoise : c'est alors que le centre de gravité de l'économie et de la culture chinoises parachève son basculement du Nord au Sud. Même les destructions qui ont accompagné l'avènement de la dynastie mongole Yuan (1271-1368) n'ont pas arrêté cette dynamique, poursuivie tout au cours des dynasties suivantes.

Ce glissement tectonique de la civilisation chinoise du Nord vers le Sud reste géographiquement limité aux régions orientales du territoire (voir la carte). C'est là, aujourd'hui encore, que vit une grande majorité de la population, dominée par les Han - le groupe ethnique formé à l'origine dans les plaines centrales, dont plus de 9 habitants sur 10 sont issus. La plupart des groupes ethniques minoritaires (55 « nationalités » reconnues par l'Etat, représentant 9 % de la population chinoise) sont situés dans l'Ouest.

Pourquoi la population Han s'est-elle installée et distribuée d'elle-même dans cette zone géographique ? La réponse, estime le Pr Yao Dali, se trouve essentiellement dans les différences de précipitations annuelles, plus élevées dans les régions orientales, proches de la mer. D'où le développement des activités agraires (dans l'Est) et pastorales (dans l'Ouest). L'importance du pastoralisme et de la chasse dans les territoires de l'Ouest permet de comprendre pourquoi les minorités ethniques situées en ces régions ont constitué souvent des « sociétés sans Etat », dont le système religieux est resté

pour bonne part chamanique, des sociétés vivant sur les marges de l'Empire chinois (et parfois en conflit direct avec lui).

Chronologie chinoise

Durant le 1er millénaire avant notre ère

(à partir de la fondation de la dynastie Zhou, 1046 av. J.-C. - 256 av. J.-C.), la Chine du Nord s'affirme comme le territoire de base de l'économie et de la culture Han, tout en étendant progressivement l'influence de sa civilisation sur les zones adjacentes.

Au cours du 1er millénaire de notre ère,

la civilisation chinoise, en pleine floraison, effectue une transition marquée du Nord au Sud, lequel progresse économiquement et culturellement à un rythme soutenu. Les efforts des pouvoirs centraux pour faire entrer la Chine de l'Ouest dans leur orbite sont importants, mais les résultats restent limités.

Après l'an mille,

le tournant historique vers le Sud est un fait accompli. L'Ouest et le Nord-Ouest sont progressivement intégrés dans le territoire impérial.

La dynastie Qing (1644-1911)

parachève la construction territoriale chinoise avant de se perdre dans une série de catastrophes provoquées par les troubles internes de l'empire et par les agressions extérieures

Après une phase de désintégration,

le régime instauré en 1949, sous Mao, se donne pour tâche l'indépendance et l'unité de la nation. L'ouverture et le pragmatisme économique, à partir de 1979, placent le pays au coeur de la mondialisation. La puissance chinoise se réaffirme.

Au cours de l'Histoire, le pouvoir central a intégré avec un succès variable des populations non Han dans son orbite territoriale. Mais l'intégration véritable de l'Ouest au sein de l'empire fut accomplie pour l'essentiel par les dynasties non Han, mongole et mandchoue notamment, lesquelles ont mis en place une organisation territoriale diversifiée et ont introduit la disparité linguistique dans le système administratif. Le visage actuel de la Chine a été largement façonné par les « barbares » qui l'ont conquise.

Il faut comprendre cette histoire pour évaluer les défis d'aujourd'hui. Car la Chine actuelle conçoit toujours le développement de sa partie occidentale — le Tibet et le Xinjiang, en particulier — sur le modèle qui a présidé historiquement à la croissance du Sud. Or les conditions géographiques et culturelles des territoires du Grand Ouest plaident pour une logique de développement autre que celle qui a présidé à une agriculture intensive comme aux gigantesques regroupements industriels et urbains. En revanche, leurs ressources et leurs traditions peuvent en faire les laboratoires d'un modèle de développement autrement conçu et mis en oeuvre. Pour la Chine — comme pour les autres nations — il n'y aura pas de développement durable sans une diversité culturelle ancrée dans l'intelligence du passé.

Cette série d'équilibres fragiles et de basculements entre Nord et Sud, Est et Ouest ne s'inscrit pas seulement dans l'histoire, mais aussi dans la culture de la Chine. Bien sûr, la Chine a eu des « centres » de pouvoir politique (le plus souvent distincts des centres économiques). Elle est et a été un pays très fortement centralisé, quand il ne semblait pas dans la division et l'anarchie. Mais elle n'a pas pour autant de « milieu », ou de point naturel d'équilibre. Ni au sens géographique ou territorial, ni dans l'équilibre des pouvoirs. Il n'y a pas non plus de « solutions moyennes » autour desquelles on harmoniserait intérêts et passions, au prix de savants marchandages. Au contraire. L'art chinois de la politique s'apparente plutôt à une série de recettes stratégiques destinées à asseoir la domination de l'une ou l'autre des parties. Et, dans le livre fondateur de la cosmologie et de la sagesse chinoises, le *Livre des Mutations (Yijing)*, aucun point d'équilibre n'est jamais atteint...

Pas de « juste milieu » déterminé une fois pour toutes, donc. Les équilibres se font et se défont par eux-mêmes. Et cette seule constatation permet de comprendre la façon dont la Chine s'abandonne à son élan vital, aux fureurs de la Révolution culturelle comme aux passions présentes de l'entrepreneuriat privé : si un point de rupture est atteint, un nouvel état des choses se crée tout naturellement.

Les classes sacerdotales n'ont jamais pu prendre le pouvoir

L'empire ne s'appréhende pas en son milieu, mais plutôt dans les contrastes entre ses extrêmes, dans les tensions et les dynamiques que ces contrastes créent et renouvellent. Cette fragilité de principe explique aussi l'obsession sécuritaire et cette anxiété permanente dont font preuve les pouvoirs chinois.

Une approche similaire permet de comprendre le climat religieux propre à la Chine. Car les Chinois sont un peuple tout aussi religieux qu'un autre. Simplement, les classes sacerdotales n'ont jamais réussi à s'emparer du pouvoir. Ce dernier fut surtout l'apanage d'une classe politique et administrative chargée de la mission quasi sacrée de maintenir le flux des communications, des forces vitales, au travers de l'empire tout entier.

Les religions chinoises fleurissent d'abord dans les périodes de trouble et d'anarchie : dans le Sud-Ouest du pays, la désintégration de la dynastie des Han postérieurs (25-220) provoque la transformation du taoïsme, qui passe d'un système doctrinal à une religion organisée à forte résonance apocalyptique, tandis qu'à la même époque les enseignements bouddhistes commencent à pénétrer en Chine, par voie de terre dans le Nord-Ouest et par voie maritime dans le Sud-Est. Dans la période troublée de la fin de l'Empire mongol prolifèrent les groupes religieux ésotériques et syncrétistes, comme la Société du lotus blanc. Et les heures tourmentées des xix^e et xx^e siècles voient l'affirmation d'un christianisme ancré dans la société locale, puis la formation de l'armée messianique des Taiping, qui ravagera la Chine de 1851 à 1864, la réforme intérieure du bouddhisme et son entrée dans la modernité, et enfin, dans les

années 1930, la formation de plusieurs nouvelles « religions chinoises » (qui reprendraient sans doute aujourd'hui leur vigueur si la liberté religieuse était effective).

En d'autres termes, les religions fournissent moins une « sagesse » qu'un vecteur par lequel exprimer un trop-plein d'énergie vitale, lorsque l'Etat n'est plus à même de canaliser et de faire fructifier cette même énergie. Jusqu'à l'époque présente, il est dans les expressions religieuses chinoises une force d'affirmation et de protestation, une capacité à exprimer le surgissement de la vie dans sa tension perpétuelle qui les rendront toujours suspectes aux yeux des régimes politiques. Les religions n'encadrent ni ne domptent le peuple chinois ; elles révèlent les fractures, les énergies cachées de ce « chaos jouant son propre drame » en lequel Lin Yutang reconnaissait son pays et son peuple.

Vers le IV^e siècle avant notre ère, le *Livre de la Voie et de sa Vertu* (*Daodejing*, le classique de la pensée taoïste) remarquait : « Trente rayons se joignent au moyeu unique. Le vide du char en permet l'usage. » S'il est dans l'empire du Milieu un milieu ou un centre, il n'est alors autre qu'un vide — le vide du moyeu par lequel l'énergie vitale de la Chine peut se renouveler en permanence, grâce au mouvement sans répit de la roue qui la fait tourner.